

Les maçons et maçons-architectes du Pays de Vaud et du Bas-Valais à la fin du gothique. Partie III, Les maçons et maçons-architectes alémaniques et germaniques

Objekttyp: **Chapter**

Zeitschrift: **Cahiers d'archéologie romande**

Band (Jahr): **158 (2015)**

PDF erstellt am: **30.06.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CHAPITRE 11

Les maçons et maçons-architectes du Pays de Vaud et du Bas-Valais à la fin du gothique

Partie III

Les maçons et maçons-architectes alémaniques et germaniques

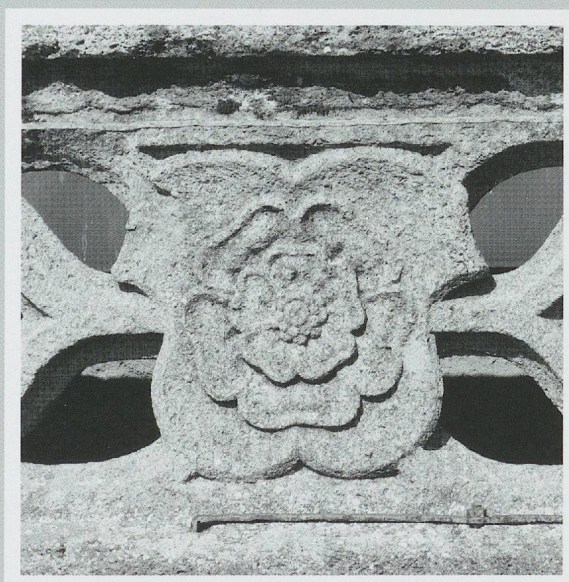




Fig. 906. Saint-Laurent d'Estavayer. Le clocher surélevé par Pierre et Jacques Ruffiner, Valsésiens installés à Fribourg (1525): vue générale du sud-ouest (photo MG, 2012).

Les maçons et maçons-architectes alémaniques et germaniques

Pour mieux évaluer l'importance de toutes les sources artistiques, il faut souligner encore une fois à quel point, à l'époque gothique, sont rares les apports architecturaux directs entre la Suisse alémanique et la Suisse romande – sauf dans le Jura, sous l'influence de Bâle ou Berne et Bienne, notamment à La Neuveville – et contrairement à ce qui se passe pour les autres arts¹. Dans ce contexte, le cas de la paroissiale de Payerne est vraiment unique et précoce: reconstruite vers 1335, la nef s'inspire directement de celle de l'église des Augustins de Fribourg², et cet apport ne se retrouvera que beaucoup plus tard, en plein XVI^e siècle, à la chapelle Gachet de la même église de Payerne et au clocher d'Estavayer (voir p. 535 et 538 sq.). Dans ce cadre-là, rappelons encore l'exception que constitue, dans le Chablais savoyard, le projet par le grand architecte Matthieu Ensinger, mis en route mais non achevé, d'une grande église pour son «ermitage» à Ripaille, mais, là, la personnalité d'Amédée VIII l'explique certainement (voir pp. 6 et 258).

Avant d'entrer dans plus de détails, rappelons qu'il a déjà été question, dans l'introduction, d'un type de fenêtres civiles avec linteau à décor flamboyant, manifestation d'un courant fribourgeois très progressiste, apparu très tôt, au 3^e quart du XIV^e siècle, et qui avait débordé sur le nord du Pays de Vaud et même dans des églises (Donatyre, Estavayer, Montet: voir p. 16).

Il existe pourtant de rares cas, où, à l'inverse, on peut légitimement se demander si le maître d'œuvre romand n'a pas travaillé lui-même sur des chantiers plus septentrionaux – ce serait le fait du Genevois Georges du Jordil (voir p. 161) et certainement aussi du Neuchâtelois Jean Jornod (voir pp. 78-84) – ou, à tout le moins, s'il n'aurait pas engagé des collaborateurs qui, eux, les connaissaient bien.

Rappelons ici l'activité précoce des *lathomi theotonicici*, déjà attestée à Thonon, en Chablais, en 1301–1302 puis à Moudon et à Corbières en 1378–1379³, mais surtout celle d'un *Thierry le Got*, de Fribourg, travaillant au château et aux fortifications de la ville de Moudon dès 1419⁴, et la présence à Avenches, au XV^e siècle, d'un maçon *Hanslin Hung*, qui en est bourgeois, ainsi qu'à Valangin, celle d'un *Jean de Hedeleberg* en 1449–1450⁵. Que penser également de cet autre «lathomus», *Johannes de Ulmo*, qui s'occupe très temporairement, à côté de Jacques Rossel, de la reconstruction de la tour sud de la cathédrale à Genève en 1518⁶? En plus bien sûr de ceux d'origine valsésienne qui y travaillent, certains sont bien identifiés comme *lathomi* de Fribourg, tels le «lathomus» *Hans* qui taille en 1525 les gargouilles du clocher d'Estavayer et qui est sans doute l'un des bons sculpteurs connus⁷ (fig. 907), et ce «maître de Fribourg», anonyme, qui y exécute en 1534 l'écu aux lions dressés sur la fontaine neuve, un ouvrage sans doute vraiment singulier, selon les photos anciennes⁸ (fig. 908). Ajoutons qu'il n'est pas étonnant qu'un *maître Urs*, certainement un maçon bernois, travaille vers 1488–1489 à la modernisation du château d'Aigle, tombé aux mains de LL. EE. de Berne lors de leur conquête du Chablais vaudois⁹ (fig. 908b).

Paradoxalement, après avoir débordé sur le nord du Pays de Vaud à travers le type des fenêtres à linteau gothique flamboyant (voir p. 16), l'apport de Fribourg apparaît au XV^e siècle et encore longtemps comme celui de ses principaux artisans de la pierre, eux-mêmes souvent immigrés, qui sont, en premier lieu, des Francs-Comtois, francophones, venant surtout de Saint-Claude (voir p. 266). Cas particulier: *Jacques Magninet*, habitant à Fribourg



Fig. 907. Saint-Laurent d'Estavayer. L'une des gargouilles du couronnement du clocher d'Estavayer surélevé, taillées par le «lathomus» Hans, de Fribourg, en 1525, complétée à la dernière restauration (photo Daniel de Raemy, 2007).



Fig. 908. Saint-Laurent d'Estavayer. Les lions tenant un écu de la fontaine neuve de 1533 sous l'escalier extérieur, sculpté en 1534 par un «maître de Fribourg» anonyme: état ancien, maintenant rénové (détail photo Glasson, Musée Gruérien, Bulle).



Fig. 908 b. Le château d'Aigle, vue du sud-est. Les Bernois, dont «maître Urs» vers 1488/1489, ont remodelé la silhouette en y transformant et en y ajoutant des tours (photo MG, vers 1970).

mais originaire de Romont, travaille dès 1419 au château de Moudon¹⁰. Si le «*maître Guillaume*» que le conseil de Romont fait venir en 1480–1481 pour expertiser le «*pilier de Saint-Christophe*» à l'église de Notre-Dame est bien celui qui va reprendre, avec Pierre (du Jordil?), le chantier du clocher de Saint-Nicolas à Fribourg, à la suite de Georges du Jordil, c'est encore à un non-alémanique que l'on s'adresse¹¹. Mais les maîtres germanophones vont bientôt leur succéder également sur ce chantier.

Il est vrai qu'il existe déjà alors un problème de langues qui ne facilite pas, et ne facilitera pas pour longtemps, la communication professionnelle¹².

Henslin Spiritus, de Morat, et l'église paroissiale de Meyriez (1527–1529)

Le cas de Henslin Spiritus est vraiment particulier. Maçon alémanique, en tout cas par son prénom, attesté en 1525 comme bourgeois de Morat et maître d'apprentissage et, l'année suivante, comme époux de Colette Mäder¹³, il y travaille aux fontaines en 1527 et 1541, à la maison de ville en 1537 et surtout au château en 1540–1541, où il construit l'actuelle tour d'escalier du nouveau bâtiment¹⁴. Il est connu pourtant par un seul ouvrage religieux, qui n'est pas alémanique mais qui doit sa conception au modèle choisi, sans aucun doute «broyard»!

En 1526, à Meyriez, près de Morat, le chœur de l'église, vétuste, devait être remplacé; ce qui ne se fit pas sans longues discussions, dans lesquelles intervinrent Fribourg et surtout Berne, les deux États seigneurs du bailliage mixte de Morat, qui, l'année suivante, finirent par obliger l'abbaye des Prémontrés de Fontaine-André NE, collatrice de l'église, à se charger seule de ce travail en lui donnant d'ailleurs des directives après expertise de leurs propres maîtres d'œuvre, surtout Berne, qui proposa même un artisan, *Meyster Andresen*, d'ailleurs en vain¹⁵. En 1527, pressenti par l'abbé Louis Colomb, *Jean Fornod*, habitant alors à La Neuveville, qui avait fourni un devis pour ce chœur (voir Document n° 22), doit laisser la place à *Henslin Spiritus*, «masson et bourgeois de Morat». Le 10 juin 1528, ce dernier passe avec l'abbé Louis Colomb un contrat de construction que la Réforme, proclamée à Morat déjà en janvier de la même année, n'empêche pas d'être mis en œuvre, car elle n'est introduite à Meyriez qu'en mai 1530, année où les iconoclastes y sévirent (fig. 909).

Selon cette convention (voir Document n° 20), Spiritus devait démolir l'ancien chœur avec sa tour et le «construire au plus près de l'ordonnance de noz très redoubtés seigneurs de Berne», c'est-à-dire «parfaire ung aultre novel chœur tant les fondemens que tous les aultres ouvrages de masson soit en voûtes ogives et aultres chouses à ce nécessaires le tout en la sorte du chœur de l'esglise de la chapelle de Sainte Katherine dudit Morat comme contient en l'ordonnance susdite tant en fenestres comme en largeur et haulteur et le tout sy puyssant que l'on puyse faire ung clochier de bois a porter les cloches de présent et a l'advenir sus la vote dudit chœur», construire une sacristie côté lac – dont il reste la porte – déplacer les trois autels existants, notamment le grand autel en préparant «ung propre lieu honeste et à cellas bien honorable de pierre de taillie pour mettre et tenir le Saint Sacrement là où mieux sera devise», et d'apposer «les armes dudit Seigneur eslevees en pierre de taillie par les lieux ou moy seront devisez», et encore d'édifier un nouvel ossuaire; contrôler les pierres à la carrière et finalement «crespir ledit ouvrage dehors en ostant les pons»; le tout pour 55 écus d'or au soleil; l'abbaye, quant à elle, devra «songnier et mestre toutes matières sus place tant pierres, chaulx, arayne et aygue, comme le bois des pons auxi les cyntres et toutes aultres matières appartenant audit ovrage sans que le dit masson en doibge riens avoir apprès qu'il aura parfait ledit ouvrage». L'ouvrage devait être terminé en un an: ce délai fut effectivement tenu, puisque les frais de la pose de la première pierre sont payés le 13 juin 1529, et que la corniche du chevet et le tabernacle mural avec trilobes en tête-bêche, portent bien la date de 1529 (voir fig. 1150), même si ce dernier rappelle, en plus étoffé, celui de Rubigen BE remontant déjà 1440 environ, par exemple¹⁶.

Comme il en avait reçu l'ordre de Berne, Spiritus a pris comme modèle, pour la nouvelle église de Meyriez, l'église Sainte-Catherine de Morat, qui dépendait aussi de l'abbaye de Fontaine-André NE, construite un demi-siècle plus tôt, et n'a donc pas pu faire preuve de création très personnelle, sinon dans le traitement des rares parties sculptées ou ornementées (blasons,

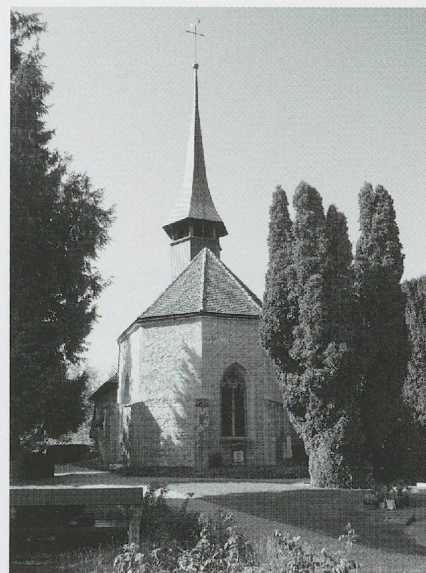


Fig. 909. L'église paroissiale de Meyriez (1527–1529), par Henslin Spiritus. Le chevet avec ses contreforts bas, daté 1529 à la corniche (photo MG, 2011).



Fig. 910. L'église paroissiale de Meyriez (1527-1529), par Henslin Spiritus. La voûte du chœur, imitant celle de Sainte-Catherine de Morat (photo MG, 2011). Comparer avec fig. 483 (Morat).

tabernacle mural, culots¹⁷). D'où l'absence de clocher de pierre et le chœur légèrement plus large que la nef, éclairé seulement de trois fenêtres et seul couvert d'une voûte; il compte une travée droite à croisée d'ogives et une abside à trois facettes avec deux nervures reliées directement au sommet du doubleau, le tout sans formerets contrairement à son modèle, et il montre des

Fig. 911. L'église paroissiale de Meyriez (1527-1529), par Henslin Spiritus. La clef de voûte du chœur, aux armes de Louis Colomb, abbé de Fontaines-André (photo MG, 2011).

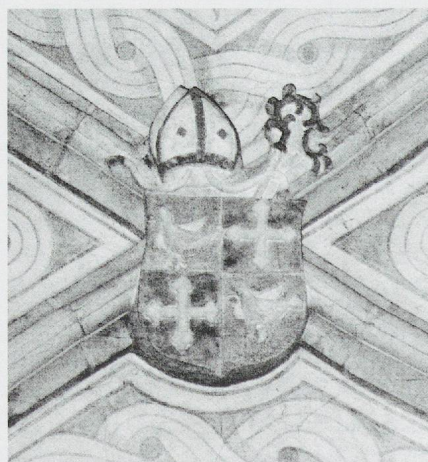


Fig. 912. L'église paroissiale de Meyriez (1527-1529), par Henslin Spiritus. Un des deux culots de la voûte du chœur, imitant celle de Sainte-Catherine de Morat (photo MG, 1977). Comparer avec la fig. 484 (Morat).





Fig. 913. L'église paroissiale de Meyriez. La face sud de la nef avec sa corniche en brique, XV^e siècle (photo MG, 2011).

profils sobres, à tore à listel et simples cavets, et deux clefs portant les armes de l'abbé mitré Louis Colomb et de l'abbaye (fig. 910-911 et voir p. 606). Le décor des culots transforme les longues feuilles de Morat en concavités en y ajoutant des éléments de décor, rarement appliqués dans ce cas-là (fig 912). Seule différence marquante: le chevet est ici muni de contreforts, d'ailleurs exceptionnellement bas et probablement ajoutés beaucoup plus récemment (voir fig. 909).

La nef, non voûtée et à peine plus étroite, est bien antérieure au chœur actuel. Les corniches de la nef en brique couronnant les murs romans et préromans remontent au mieux à la fin du XV^e siècle, avant l'époque de l'abbé Conrad Mareschal (1501–1518), dont une fenêtre à ses armes l'entame (fig. 913). Les travaux commencés par ce dernier ne furent terminés qu'en 1520, date gravée sur la porte principale, comme il a déjà été dit (voir fig. 706).

Les fenêtres de la nef ont été complétées ou rénouvées avec des remplages flamboyants lors des grands travaux de 1913–1914, ainsi que celle du fond du chœur et la rose de la façade; seul le remplage de la baie sud du chœur, attesté au XIX^e siècle, pourrait être d'origine¹⁸.

La chapelle Gachet dans la paroissiale de Payerne

Parmi les ouvrages non attribués à un maître connu de l'ancien Pays de Vaud, seule la chapelle Gachet à Payerne paraît ressortir carrément au domaine septentrional. Dans la série des chapelles conservées, elle fait exception par sa composition et par sa position – prise dans le mur du bas-côté nord avec forte saillie en édicule de son arcade posée sur de minces piles moulurées et libres servant de piédroits¹⁹ – et par son style (fig. 914). Elle s'identifie sans doute à la chapelle de la Vierge Marie, de saint Christophe et des saintes Marguerite et Barbe, fondée en 1519 par Pierre Mallé, moine clunisien de Payerne, et dont s'occupe en 1534 son neveu (?) Aymon Gochet²⁰. C'est en tout cas, sous le régime bernois, la chapelle de la famille Gachet, dont elle porte les armes à la clef de voûte²¹.



Fig. 914. L'église paroissiale de Payerne. La chapelle Gachet, dédiée à la Vierge Marie, à saint Christophe et aux saintes Marguerite et Barbe, fondée en 1519 par Pierre Mallé, moine clunisien, et reprise en 1534 par les Gachet: vue générale dans le bas-côté nord (photo Claude Bornand, 2014).

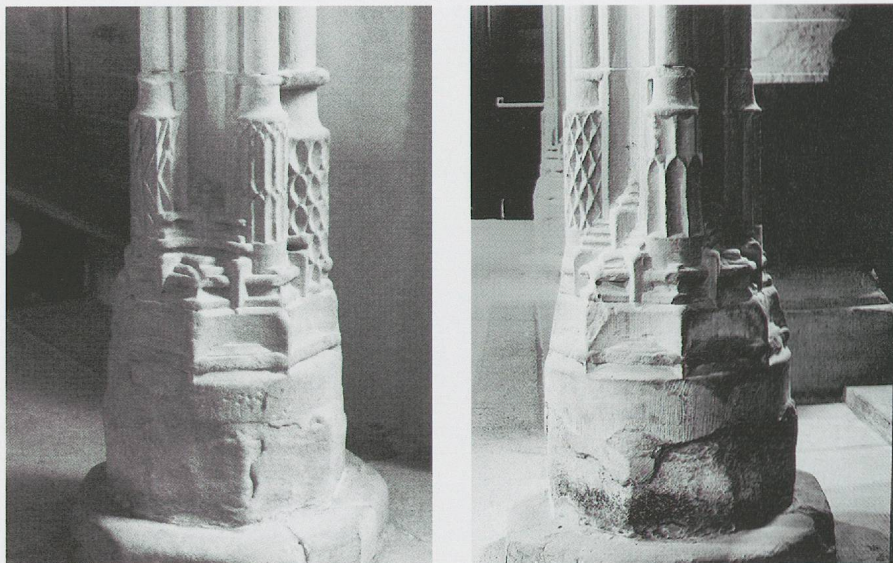


Fig. 915-916. L'église paroissiale de Payerne. La chapelle Gachet (vers 1519): les bases des deux piles (photos MG, 2011 et 1969).

Une date d'érection dans les années 1520 est tout à fait plausible, si l'on tient compte d'une manière étrangère au Pays de Vaud – alémanique, sinon germanique. Les mêmes bases prismatiques compliquées avec socles réticulés sont attestées déjà à Saint-Nicolas de Fribourg en 1498–1499 aux fonts baptismaux sculptés et se retrouvent sous une forme assez proche de celle de Payerne à l'ancien jubé de l'église de Burgdorf BE, vers 1511–1512²² (fig. 915–916). Le réseau de nervures imbriquant, dans une croisée d'ogives, un losange posé selon les axes, ici sans formerets (fig. 917), rappelle la voûte de la chapelle Falk au sud-est de Saint-Nicolas de Fribourg qui remonte à 1515–1521²³ et celle du jubé de Burgdorf justement, alors que le profil de ses nervures, avec pointe inférieure bifide, s'apparente à celui qu'utilise Peter Pfister au Münster de Berne vers 1518–1521²⁴, et même à ceux du cloître de Rorschach de 1514–1519, trop éloignés pourtant pour être en relation avec notre région²⁵.

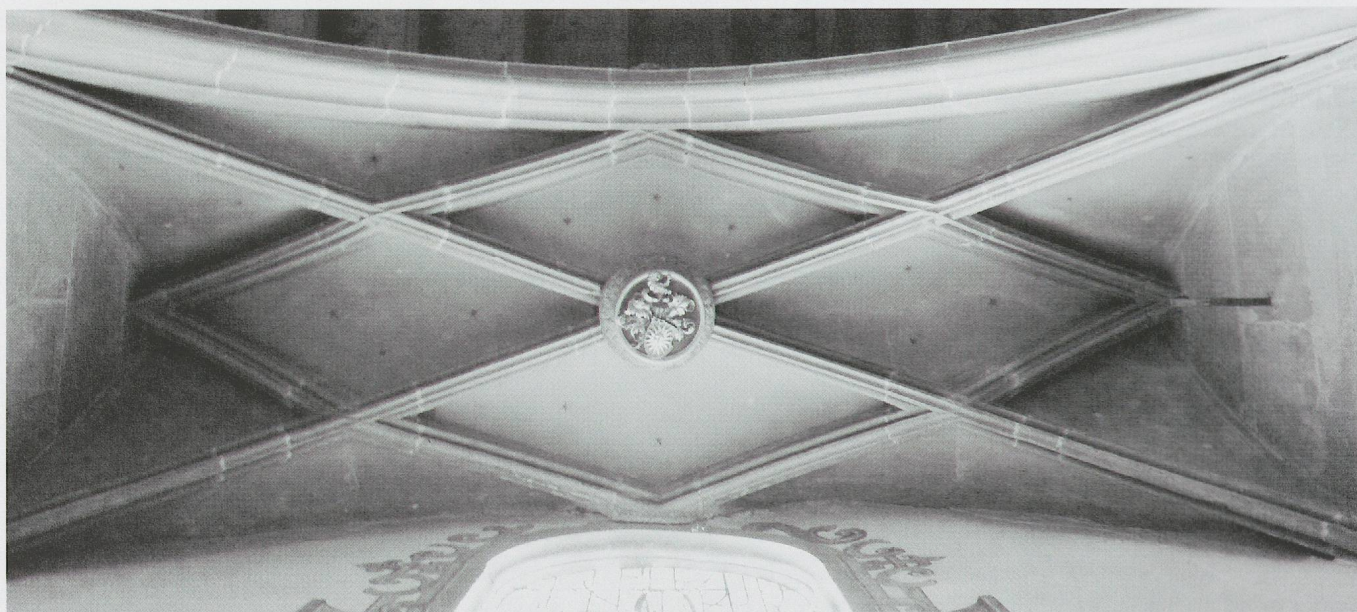


Fig. 917. L'église paroissiale de Payerne. La chapelle Gachet (vers 1519): la voûte à croisée d'ogives recoupée par un losange de nervures (photo MG, 2011).

Les maçons et maçons-architectes «lombards»

Les maçons-architectes «alémaniques» d'origine Walser, issus de la Valsesia et du val de Gressoney

Il est bien démontré que les artisans de la construction se déplacent depuis longtemps à l'intérieur de l'arc alpin occidental lui-même, qui englobe partiellement aussi la Suisse romande²⁶. Mais les documents manquent pour y confirmer la précocité des déplacements de maçons-architectes «comasques», soit de la fameuse région des Lacs italiens, dont on a beaucoup parlé à propos de l'architecture romane. Un seul acte atteste cette émigration pour le XIV^e siècle et il concerne simplement la surélévation du clocher de la paroissiale de Martigny (Valais) en 1351, confiée à Jacumin de Margui, de Torricella (Tessin): même si le clocher a été rénové en 1715–1720, il garde un aspect plutôt inaccoutumé ici et très lombard, avec ses «bifores» réunies sous un arc en plein cintre, qui pourraient être des éléments conçus au XIV^e siècle déjà et repris plus tard²⁷ (fig. 918), tout comme la flèche de pierre à concavités dans la tradition locale du tournant du XV^e siècle (voir p. 469-470). On ignore comment ce type de fenêtre se retrouve à une date plus tardive à Aubonne (voir fig. 894).

Au XV^e siècle, ces maçons et sculpteurs «comasques» ou «lombards» ont mené leurs activités dans l'arc alpin encore et jusqu'en Provence²⁸. En revanche, dans la région romande, si l'on met à part l'exceptionnel plafond de la maison Supersaxo à Sion, ouvragé et sculpté dans le genre flamboyant, daté de 1505 et signé par Jacobinus de Malacridis, de la région de Côme, qui travaille aussi à Locarno (Tessin)²⁹, il faut attendre la seconde moitié du XVI^e siècle pour retrouver des traces précises de ces déplacements.

Dans le même ordre d'idées, il est nécessaire, avant de parler de l'appréciable apport valsésien, alors essentiellement «germanique», de circonscrire celui du diocèse d'Aoste, qui ne paraît pas avoir vécu un fort courant d'émigration de main-d'œuvre, sauf dans sa petite partie alors germanophone justement – la vallée de Gressoney.

Le qualificatif de «lombards», qui peut se rapporter à des banquiers d'Italie du Nord comme à de simples manœuvres³⁰, présente une autre signification quand il est appliqué à des maçons, mais il peut également être trompeur: il recouvre aussi bien des artisans de la pierre de même origine, celle des Lacs italiens, que des maçons-carronniers piémontais et padans de la fin du gothique, dont nous avons parlé ailleurs³¹, ou peut-être même, à la limite, la main-d'œuvre du Val d'Aoste voisin, sous la suzeraineté savoyarde pourtant et non lombarde, et, seulement plus tard, pour nos régions, différentes vagues de Valsésiens, essentiellement d'origine walser, donc germanophones³².

Notons que pour l'instant, c'est l'ancien Pays de Vaud surtout qui a révélé la présence de cette main-d'œuvre transalpine génériquement «lombarde» déjà au XV^e siècle, que ce soit à Lutry de 1449–1450 à 1482–1483³³, à Villeneuve en 1460³⁴, à Romont en 1468³⁵ ou à Moudon, à la veille des guerres de Bourgogne (Antoine Cavard) et à la fin du XV^e siècle (Pierre Rod), le plus souvent pour des travaux plutôt secondaires³⁶. Dans le canton de Neuchâtel, on constate pour l'instant uniquement la présence de manœuvres «lombards»³⁷.

Comme nous venons de le dire, il n'est pas exclu que ceux qu'on appelle des maçons «lombards» puissent être parfois originaires de la Vallée d'Aoste, et tout particulièrement de la vallée de Gressoney – la vallée du Lys – dont la

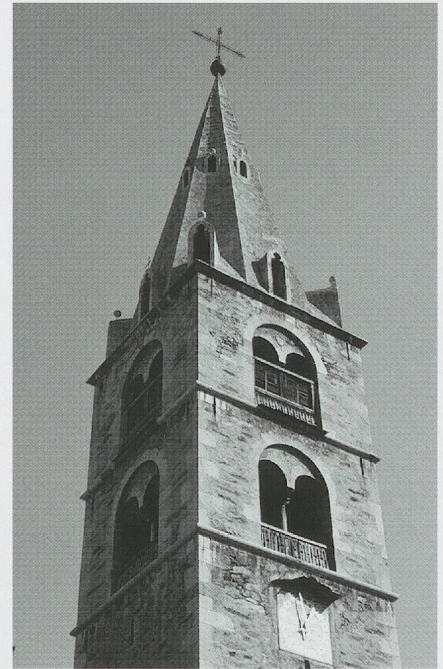


Fig. 918. L'église paroissiale de Martigny. Le clocher surélevé en 1351 par Jacumin de Margui, de Toricella (Tessin), complété vers 1500, rénové en 1715–1720 (photo MG, 1978).

partie haute est de culture «walsler» et de langue allemande, d'ailleurs en relation directe sinon facile avec la haute Valsesia, de même culture. Gressoney dispose alors encore de maçons-architectes de bon niveau, dont quelques noms et quelques ouvrages sont connus sur place, de la fin du XV^e siècle et du début du XVI^e, comme ceux de *Yolli Weto*, de Gressoney³⁸, ou d'*Antoine Goyet*, d'Issime³⁹. Mais il y a aussi bons artisans dans la grande vallée de la Doire, tel *Marcel Gérard*, de Saint-Marcel, qui achève en 1460 le cloître de la cathédrale d'Aoste⁴⁰ (voir fig. 17).

Effectivement, très peu après Fribourg, où *Anthoine Brechtz*, maçon de Gressoney, apparaît en 1471⁴¹, on rencontre des maçons expressément valdôtains à Moudon dès avant le dernier quart du XV^e siècle, en 1472–1473 – l'année suivante il s'agit de «Lombards» – en 1505–1506, en 1513 (Pierre de Yaque, Jean dou Leschat, Martin de Capart) et en 1521–1522⁴²; à la fin du siècle à Yverdon (1499)⁴³, et peut-être à Lavaux, en 1518 (*Philippe de Vuillier*, de Carema, au sortir de la vallée de Gressoney, toujours dans le diocèse d'Aoste)⁴⁴. Dans la région lémanique, le principal d'entre eux, puisqu'il s'associe avec le maçon Aymonet Durant pour la reconstruction du chœur de Saint-Vincent à Montreux dès 1495, élégant mais totalement cisalpin, est sans doute le sculpteur expert Jacques Dava[...], identifiable, à notre avis, avec le maître *Jacques «Du Vuaz de Gressoney»* travaillant à l'hôpital ducal de Villeneuve déjà en 1469 et qui aurait peut-être aussi à voir avec *Jacob Burnier*, également de Gressoney, reçu habitant puis bourgeois de Fribourg en 1497⁴⁵. Ajoutons qu'à Vevey, en 1543, est encore installé un *Jean Beneyton*, «masson» originaire d'Arvier, au «dyocèse de Hostaz»⁴⁶.

Ces artisans de la pierre valdôtains – tout particulièrement les «Grischeneyer», de la vallée du Lys – continueront à s'expatrier, au moins sporadiquement: exceptionnellement à Genève, semble-t-il, avec Adam David, de Gressoney, reçu bourgeois en 1499⁴⁷, mais surtout à Fribourg, où l'on rencontre en 1520 Hans Ruffiner, peut-être un Valsésien transplanté, et, de 1560 à 1589 en tout cas, Pierre Mannen (Manno), «uss dem Lyss Thaal», dont l'activité s'étend également à la partie française du canton (au château de Romont et à la cure de Barberêche)⁴⁸. Si nous ne pouvons affirmer, comme le soutient Pierre de Zurich⁴⁹, que les «Prismeller» – les Valsésiens walsler – sont qualifiés également de «Grischeneyer» au bord de la Sarine, nous savons en revanche que dans l'Etat de Berne en tout cas, dont le Pays de Vaud fait alors partie, l'édit de 1556 contre les étrangers englobe à la fois les «Bryssmäller» et les «Grischoneyer»⁵⁰, et qu'à cette même époque, ces derniers se rencontrent jusqu'à Bâle⁵¹.

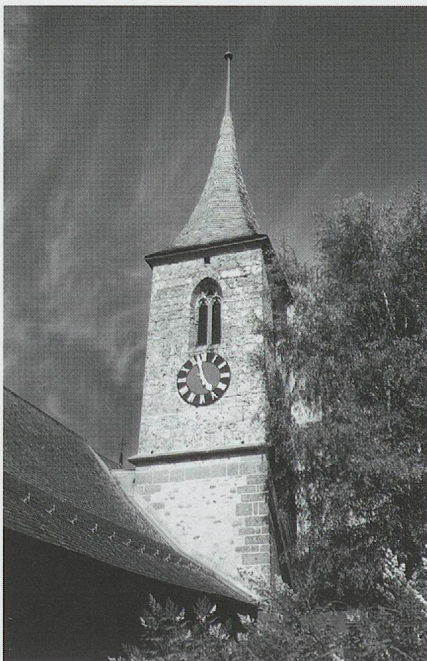


Fig. 919. L'église Saint-Sulpice d'Oberbalm BE. Le clocher reconstruit en tuf par les maîtres Peter et Jacob (Ruffiner?), 1507–1509 (photo MG, 1972).

Peter et Jacob Ruffiner: la surélévation du clocher de Saint-Laurent d'Estavayer (1525)

C'est donc seulement dans la dernière étape de reconstruction de l'église paroissiale en 1525 – la surélévation du clocher – que la ville appela des maçons-architectes germanophones, des Ruffiner, Peter et Jacob, qualifiés de Valsésiens. Il s'agit sans doute de ces maîtres déjà chargés en 1507 – sous leurs simples prénoms – d'achever en tuf la tour du clocher de *Saint-Sulpice d'Oberbalm* BE, dont la corniche est datée 1509 par une inscription (fig. 919), peut-être même bien avant de s'installer à Fribourg, où ils sont reçus bourgeois en 1517⁵²; et l'on retrouve un Jacques Ruffiner à Estavayer en 1531, construisant notamment l'escalier en vis de l'hôtel de ville⁵³.

Rappelons que l'érection de l'actuel clocher de Saint-Laurent d'Estavayer avait débuté probablement vers 1380, qu'elle fut poursuivie en 1392 sur des fondements demeurés inachevés et qu'alors restait à terminer le premier étage



Fig. 920 a. L'église Saint-Laurent d'Estavayer. Le sommet du clocher par Pierre et Jacques Ruffiner (1525), avec les garde-corps de coursières et les échauguettes: vue en contre-plongée de la face du sud (photo Daniel de Raemy, 2007).

aux baies de style encore tout à fait gothique rayonnant (voir pp. 245–246). Cette hauteur ne comblant apparemment pas les ambitions de la ville, la reconstruction totale de l'église, commencée près d'un siècle auparavant, fut parachevée par une imposante surélévation de ce clocher, mais seulement en 1525, qui constitua le dernier grand chantier de l'église médiévale (voir fig. 906).

En 1523, un «maître de Sallyn» (Salins, Doubs?), charpentier, était déjà venu à Estavayer «pour faire la dagne du clocher»⁵⁴. Le projet s'étoffe ensuite: au tout début de 1525, la ville s'adresse à des maçons de Boudry NE simplement «pour exécuter des baies au clocher», puis un autre maître vient de Payerne plus expressément «pour la soumission des travaux du clocher», tout comme Mermet Colombi, maçon de Moudon. A Guillaume Marrel, qui se présente aussi, on demande d'amener avec lui le maître Antoine Lagniaz, d'Orbe également, lequel participe effectivement à la soumission puis à l'expertise définitive⁵⁵. Finalement, c'est en présence de tous ces maîtres, ainsi que du menuisier «genevois» Mattelin Vuarser, alors occupé à la sculpture des stalles du chœur, que le Conseil d'Estavayer, en janvier 1525 encore, charge de cet ouvrage les frères Peter et Jacob Ruffiner, de Fribourg: ils devaient exhausser le clocher de 20 pieds, soit environ 5,60 m. Ces maçons reviennent en février s'assurer de la solidité des piliers appelés à supporter la surélévation⁵⁶. Quant à la charpente, elle est confiée, toujours en février, à Jean de Naz, sans doute un maître de Fribourg⁵⁷.

Dès mars 1525 commencent les préparatifs. On construit en bois la «loge des maçons»⁵⁸, on fabrique une imposante «beschiz» – une grue –, on s'occupe des carrières, et, de son côté, le menuisier Mattelin Vuarser prépare les «moloz» en bois pour la taille des pierres⁵⁹. En avril et mai, on démonte l'ancienne toiture en en récupérant des éléments (tuiles, clous, etc.)⁶⁰.

Comme la surélévation s'exécute à l'extérieur entièrement en pierres de taille, contrairement aux étages inférieurs où seuls les angles sont appareillés, il en est besoin d'un bon nombre. Ces pierres – en tout cas 1292 «chantons» de «molasse» – sont amenées cette fois-ci presque uniquement de carrières toutes proches, qui ne nécessitent en fait que des charrois, fournis dès la fin janvier par «les paysans des terres d'Estavayer et d'autres tant de Grandcour que de Cugy»⁶¹. On s'adresse surtout aux carriers de la région de Font, parmi eux Jean Martin qui prend une bonne place et qui reçoit en récompense de la ville un habit, tout comme le «lathomus» Jacques Bugnonet probablement⁶². Pour les tourelles apparemment, on a besoin aussi de 200 quartiers de tuf,



Fig. 920 b. L'église Saint-Laurent d'Estavayer. Le sommet du clocher par Pierre et Jacques Ruffiner (1525), avec ses coursières et ses échauguettes: vue «aérienne» plongeante du sud (photo Daniel de Raemy, 2007).

qu'on va chercher à Cressier⁶³. Concernant les baies – les «clerevoyes» –, il semble qu'on en tire les pierres d'une carrière spéciale, celle du «dit Dauphin», à La Molière (?)⁶⁴. La chaux provient surtout de l'autre côté du lac (Provence, Vaumarcus...) et l'on compose du «cymment» avec de la poix blanche mélangée au mortier⁶⁵. Pour les maçons, on élève des «ponts» – des échafaudages – dont il n'est guère question en fait⁶⁶.

On peut noter l'importance du métal et de son travail, pas toujours aussi explicite, pour ce clocher: non seulement pour fabriquer la «bèche» (éparres, «crochet»), pour soutenir les baies (plomb pour les gonds), mais aussi pour travailler «94 livres de fer pour des crampons employés dans le clocher»⁶⁷.



Fig. 921. L'église Saint-Laurent d'Estavayer. La baie méridionale de la surélévation du clocher par Pierre et Jacques Ruffiner (photo Daniel de Raemy, 2007).

La construction de la «bèche»

Après l'approvisionnement en pierres de taille, si l'on en croit les comptes, le plus important des travaux est de construire l'engin de levage des matériaux appelé, ici aussi, la «bèche»⁶⁸, d'autant moins aisé à réaliser que le haut du clocher est vraiment l'endroit le plus difficile à atteindre de toute la construction. En mai, trois «quintaux» de chanvre achetés à Payerne servent à faire la grande corde et 62 livres de chanvre de Montet à faire celle du «chat», mis en œuvre au moulin de Font par Humbert Brunet et Pierre de Vissin, ses éléments en bois étant traités par le charpentier Bon. On emploie 12 chevrons pour la «roue» et ses «quatelles» – poulies – sont préparées par le menuisier-sculpteur Mattelin Vuarser. A la fin de septembre 1525, le chantier terminé, on emporte cette grue, avec son «arbre» et son «faucou» à Morat⁶⁹.

Une fois la surélévation finie, probablement déjà à la fin de juillet, les Ruffiner se mettent à restaurer – «piquer et crépir» – le reste du clocher. Pour l'exhaussement, ils reçoivent pour prix de leur travail 174 écus d'or au soleil, soit 623 florins, y compris les 20 écus ajoutés, le 22 septembre sans doute, par le Conseil pour la perte de gain dont les maîtres s'étaient plaints, mais sans compter le prix de la restauration du bas du clocher⁷⁰. Au début d'octobre, tous les travaux paraissent terminés puisqu'on règle les comptes de journées effectuées notamment pour recouvrir le clocher, faire les fenêtres, replacer la

grosse cloche et descendre la «bèche»⁷¹. Auparavant, on avait peint les deux roses héraldiques du sommet du clocher, encore visibles, peut-être exécutées par le tailleur de pierre Hans, de Fribourg, auteur en tout cas des gargouilles⁷² (voir vignette p. 529). La date de 1525 se lit gravée sous la coursière du flanc sud (voir fig. 921).

Quant à la charpente du clocher, confiée en 1525 à Jean de Naz et devisée à 100 écus, il n'en est plus guère question. Notons toutefois qu'en 1528, un charpentier vient le voir et se propose d'en faire l'onglette, soit la flèche, visite renouvelée en 1531 par deux charpentiers: en fait elle ne fut exécutée qu'en 1565⁷³. On ignore presque tout de la couverture de tuiles, en principe commandées déjà en février 1525 à Fribourg.

Il faut souligner que, pour une fois, l'essentiel de cet important chantier n'avait pas traîné puisqu'il n'avait pas duré six mois!

La tour, d'allure finalement septentrionale avec sa superposition de «cubes» (voir fig. 906), se rattache en revanche par ce dernier chantier à l'un des types de clochers à tourelles du Pays de Vaud, dont il a déjà été question à propos de Saint-Martin de Vevey (voir pp. 510-511), celui à coursière développée et à échauguettes en encorbellement, l'un des plus élégants et des plus martiaux (fig. 920 a-b et voir fig. 906). Les baies du nouvel étage supérieur montrent toutes un caractère alémanique, avec leurs remplages à deux formes dont le meneau se prolonge pour séparer les deux mouchettes⁷⁴ ou avec leur remplage «maniériste» (fig. 921). Il en va de même de la coursière légèrement en saillie, dont le garde-corps ajouré possède un dessin plus ou moins varié de face en face, à jeux de mouchettes en diagonales, de «larmes» en têtes-bêches, de séries superposées de mouchettes obliques, etc., coupés de deux grandes roses héraldiques (voir vignette p. 529). Les gargouilles grotesques au milieu des faces, assez mal conservées, ont été complétées partiellement ou reconstituées (voir fig. 907). L'encorbellement des tourelles de guet compte trois ressauts arrondis profilés en tores sous-tendus de cavets; seuls de tout le clocher, les corps de ces échauguettes sont donc en tuf (fig. 922-923).

Rappelons-le ici, cette concurrence alémanique et plus particulièrement valsésienne, très visible à Estavayer, sera parfois prégnante dans une bonne partie de l'architecture romande après la Conquête et, pour certains cantons devenus protestants, même après la Réforme. Comme dans celui de Berne, agrandi alors d'une grande partie de l'ancien Pays de Vaud – encore traditionaliste au Münster de Berne (voûtes de la nef, 1571–1572 par Daniel Heinz I) – et pour ceux restés catholiques, embellie dans un esprit également encore en partie gothicisant, pour l'architecture religieuse, notamment par l'activité d'Ulrich Ruffiner en Valais au XVI^e siècle (voir p. 462) et celle de Peter Winter et de Daniel Heinz II à Saint-Nicolas de Fribourg (chœur «flamboyant» de 1630–1631)⁷⁵.

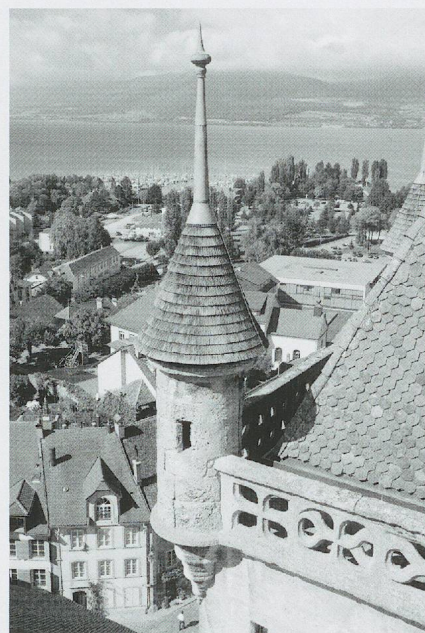


Fig. 922. L'église Saint-Laurent d'Estavayer. La tourelle sud-ouest, vue en plongée (photo Daniel de Raemy, 2007).

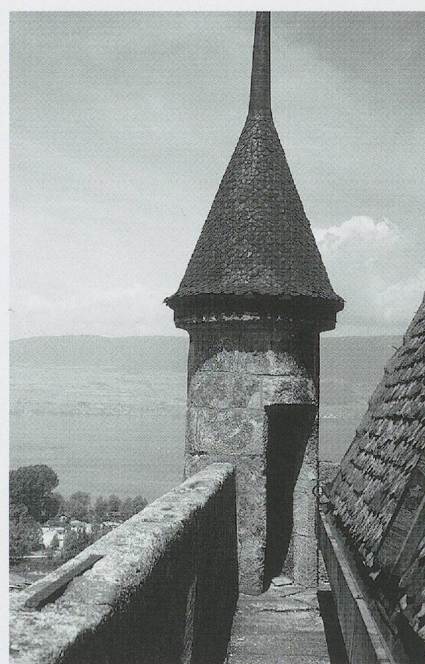


Fig. 923. L'église Saint-Laurent d'Estavayer. La tourelle sud-ouest, vue de la coursière (photo MG, 1972).

